

(LE MOT DES ÉLUS)

PIERRE MATHONIER, Maire d'Aurillac

Depuis le début du mandat, la Municipalité s'efforce de bâtir l'Aurillac de demain. Cependant, elle s'efforce à le faire dans le respect de l'Histoire de la ville.

Ainsi, la valorisation du site patrimonial et archéologique de Saint-Géraud va permettre de faire revivre ce quartier historique à travers un programme respectueux de son histoire médiévale.

Avec ce même souci du passé, les membres du conseil de quartier 3,

et plus particulièrement son groupe de travail *Histoire(s) du Quartier*, vous présentent, via ce livret, l'histoire, la richesse et l'évolution du quartier nord de la ville.

Je tiens à les remercier chaleureusement pour ce travail participatif remarquable, qui montre leur volonté de faire connaître leur quartier, mais aussi leur attachement à Aurillac.

Bonne lecture à toutes et à tous.

THIERRY VOLLET, Conseiller Municipal Délégué, élu référent du CDQ3

Le quartier Nord d'Aurillac a vécu, au fil des années de profondes mutations... Les traces de son histoire et de ses transformations sont encore parfois présentes, mais surtout encore bien vivantes dans les mémoires.

A mi-parcours entre les anciens moulins du Canal des Usiniers et la vieille ville, notre Conseil de Quartier se réunit chaque mois dans les locaux du Centre Social Municipal du Cap Blanc. C'est l'occasion pour les habitants de s'informer, de s'exprimer sur la vie de leur quartier, d'organiser des manifestations intergénérationnelles et de porter des projets pour améliorer leur cadre de vie au quotidien.

Le CDQ 3 et plus particulièrement son groupe de travail *Histoire(s) du Quartier*, sont aussi des moments privilégiés pour ses membres d'échanger sur leurs histoires, leurs expériences de vie et d'aller à la rencontre des personnes résidents dans notre quartier pour raconter la vie d'autrefois. Comment faciliter

le « passage » de cette mémoire, de la génération qui a vécu l'évolution de notre quartier à celle qui y habite désormais ?

Ce livret, complémentaire des visites, des expositions et des panneaux réalisés entre 2015 et 2018, en est l'expression. Réalisé avec le soutien des services Démocratie Locale et Communication de la ville d'Aurillac, ce document, gratuit et accessible à tous, est l'illustration de toute la richesse des témoignages des anciens du quartier patiemment collectés et des clichés découverts aux Archives Municipales et dans les albums de famille.

La nature profondément participative de cette publication me conduit à remercier toutes celles et tous ceux qui ont contribué à son aboutissement.

Que cette brochure suscite en vous l'envie de mieux connaître notre quartier, de porter un nouveau regard sur ses rues, ses bâtisses, son canal.

(HISTORIQUE DU PROJET « HISTOIRE(S) DU QUARTIER »)

JOSETTE VENDROT, Co-présidente du Conseil de Quartier 3

Il y a 4 ans déjà que le Conseil de Quartier 3 s'intéresse à l'Histoire de son Quartier, histoire qui est aussi celle de tous les Aurillacois puisque c'est autour de son abbaye que notre vieille cité s'est tout d'abord développée.

Nous savons qu'Aurillac a connu, dès le 10^{ème} siècle, un essor remarquable dû à l'éclat intellectuel de son école monastique et à la renommée de l'abbaye de Bénédictins créée par le comte Géraud.

Après sa mort, l'afflux des pèlerins qui, sur le chemin de St Jacques de Compostelle, s'arrêtaient à Aurillac pour vénérer ses reliques, explique aussi le développement économique de notre petite ville.

Mais, si la « Grande Histoire » nous intéresse, nous avons voulu aussi raconter « l'histoire » vécue tous les jours par les habitants et mettre en valeur les activités du quartier au cours de son histoire plus récente, avant que le modernisme, l'arrivée de nouvelles sources d'énergie, le manque de place et la vétusté des installations n'obligent les entreprises à fermer ou à s'installer plus au sud dans le bassin d'Aurillac.

Les plus anciens d'entre nous ont été les témoins et même les acteurs de cette évolution.

En effet, l'eau étant longtemps restée chez nous la principale source d'énergie, c'est le long de la Jordanne et des canaux, au débouché de la vallée et aux portes de la vieille cité, qu'avaient été construits dès le Moyen Âge, d'abord des moulins fariniers, qui

certains devinrent par la suite foulons pour la fabrication d'étoffes, martinets pour la chaudronnerie ou même papeteries et que, plus récemment, s'installèrent des entreprises diverses (scieries, menuiseries teintureries...) répondant aux besoins vitaux et économiques de notre petite cité.

Pour mener à bien notre projet, nous avons puisé dans les nombreux ouvrages dont nous vous donnons la liste ci-après. Mais nous sommes surtout allés sur le terrain à la rencontre des habitants et avons recueilli leurs précieux souvenirs.

Cette petite brochure n'est donc pas un « essai savant » sur la « grande histoire », c'est juste un recueil de témoignages et de petites anecdotes savoureuses vécues et racontées par des habitants qui connaissent bien notre quartier pour y être nés, y avoir passé leur enfance et pour certains y avoir exercé leur activité professionnelle.

C'est juste une invitation à revisiter un passé relativement récent, de donner l'envie de flâner dans les rues de notre vieille cité, de retrouver le tracé du Canal des Usiniers, de rechercher l'emplacement ou les traces encore visibles des moulins et même de remonter à partir de l'aire de jeux de Peyrolles, le cours de notre petite rivière en se promenant jusqu'aux jardins de La Résinie et au delà sur la « Route Verte » en observant au passage, les transformations d'un quartier fier de son passé mais résolument tourné vers l'avenir.

Bonne lecture et bonnes promenades à toutes et à tous.

(SOMMAIRE)

Première partie : LE CENTRE ANCIEN

- 1 - LA PLACE DES DOCKS : *Claire Rives*.
- 2 - L'IMPRIMERIE GERBERT : *Michel Kizaque*.
- 3 - « LO SANAÏRE DE LA CARRIÈRA DEL BOIS » : *Jordi Justin Maury & Lo « Convisè »*.
- 4 - LE SANAÏRE DE LA RUE DU BUIS (traduction) : *Georges Justin Maury & Le « Convisè »*.
- 5 - LA PLACE DE LA BIENFAISANCE : *Henriette Montheil et Jeannette Montimart*.
- 6 - PETITES HISTOIRES DU QUARTIER SAINT GÉRAUD - PLACE SAINT-ETIENNE (1950-1960) : *Jean-Louis Féron*.

Illustrations : 1a - Ouvriers de l'entreprise Cantournet / 1b - Affiche / 2 - Imprimerie Gerbert, anciennement Atelier Cantournet
4 - Famille Maury devant le café, rue du Buis / 5 - M. Lanoute (père de J. Montimart) / 6 - Place St Etienne (photo d'archive)

Deuxième partie : LE LONG DE LA JORDANNE ET DU CANAL DES USINIERS

- 7 - PLAN DU CANAL DES USINIERS : *René Vialard*.
- 8 - LE QUARTIER NORD, DE PEYROLLES AU PAVATOU : *Marie-Hélène Coudert Daude*.
- 9 - SCIERIE HYDRAULIQUE DE REYT : *Pierre Maury*.
- 10 - GIPOU : *Claire Rives*.
- 11 - LE CANAL DES USINIERS, RUE HENRI DELMONT : *Henriette Montheil*.
- 12 - SOUVENIRS D'ENFANCE : *Jean-Louis Féron*.
 - de la Chaussée Plate à la Chaussée de Peyrolles
 - le Pont des Eaux
 - la dernière pêche aux écrevisses
 - Pêche dans le Canal Saint-Etienne
 - Les Moulins

Illustrations : 7a - Le moulin du Menut (photo Rémi Maury) / 7b - Le moulin du Breu dit la Papeterie
8a - Le Quartier du Cap Blanc / 8b - Le dépôt de Remonte (cartes postales)
9a - Le moulin de Reyte (septembre 1991) quelques mois avant sa démolition (photo Pierre Maury)
9b - Avenue J.B. Veyre (photo Maurice Ortigues) / 10 - La menuiserie Cantournet (photo d'archive)
11 - Lavoires publics des Bains Perret (photo d'archive) / 12 - Souvenirs d'enfance : pêche sur la Jordanne (photo d'archive)

Bibliographie

Remerciements

Première partie



(LE CENTRE ANCIEN)

PLACE DES DOCKS Claire Rives

Au début du 20^{ème} siècle, place des Docks, ou 5 rue du Buis, il y avait un atelier de sculpteur-ébéniste, sur la partie supérieure du canal des usiniers, à l'emplacement du Moulin Vareilles. Ce lieu est un des plus anciens de la ville d'Aurillac, puisque c'est là que se trouvait l'Abbaye fondée par Saint-Géraud. L'ancien dock à fromages avait abrité pendant longtemps l'abattoir de la ville ; c'est pourquoi en 1904, on disait encore place de l'Ancien Abattoir.

L'Atelier appartenait à Jacques Cantournet (1850-1920), puis à son fils Jean (1885-1949). C'était un atelier d'artisans d'art, pour ne pas dire d'artistes, avec plusieurs ouvriers. Ils ont travaillé pour des châteaux, Comblat, Lamartinie, Lascanaux, Pesteils, pour la salle à manger de l'hôtel Saint Pierre, pour l'église de Mandailles... Dans ces grands édifices, on trouve des cheminées sculptées, des boiseries richement ornées et décorées, des motifs architecturaux de différents styles. Ensuite, l'époque des châteaux étant révolue, l'atelier s'est tourné vers le mobilier d'ameublement. Mais, que ce soit pour des châteaux ou pour de simples meubles, armoires, bois de lits, buffets sculptés, les réalisations sont toujours ornées, ciselées, agrémentées de fines sculptures et moulures, véritables rubans et dentelles de bois. De plus, l'atelier a été pionnier dans une activité originale : la fabrication de skis.

Pourtant, le confort n'était pas toujours au rendez-vous. L'atelier jouxtait une maison d'habitation. Mais ce n'était ni pratique, ni confortable ! En effet, la maison comportait une pièce principale au rez-de-chaussée et des chambres dans les étages. Mais pas d'escalier ! Le soir, pour aller se coucher et parvenir aux chambres, il fallait sortir dans la rue, ou plus exactement sur la



place, fermer la maison et emprunter la porte extérieure de l'atelier ainsi que son escalier, qui, lui, desservait les chambres.

Dans les années 50, l'atelier a été vendu à Abel Beaufrère, qui l'a transformé en imprimerie. C'est devenu l'imprimerie Gerbert.

A la fin des années 80, l'imprimerie a déménagé et le bâtiment est devenu un restaurant, puis celui-ci a fermé et le bâtiment est resté vacant jusqu'en 2013, date à laquelle il fut démoli. A quelques mètres de là, on devait construire un immeuble, mais le projet immobilier a été arrêté car on a trouvé de précieux vestiges du monastère dans le sous-sol.

Ce lieu chargé d'histoire n'a pas encore livré tous ses secrets.



L'IMPRIMERIE GERBERT Michel Kizaque

Si tout commence pour moi en 1961, l'imprimerie Gerbert est une longue histoire...

Après une carrière de professeur dans l'enseignement privé, M. Abel Beaufrère fin lettré et passionné de d'écriture, succomba à la tentation de se convertir dans le beau métier des arts graphiques pour devenir imprimeur. Lui, si familier avec les mots. Lui, si passionné de l'Histoire de son cher Cantal adoptif au riche patrimoine.

L'opportunité était trop forte pour ne pas la saisir ! En 1937, il deviendra le successeur de l'Imprimerie Brousse, située alors rue Marchande, vieille de ses trois cent ans de souvenirs historiques et pittoresques.

Et comme il aimait me le rappeler, c'est avec les quelques économies de ses parents vénérés qu'il a pu acheter, en 1954, un vieil immeuble situé à l'entrée de la rue du Buis, jouxtant le « marché aux fromages », si populaire à l'époque et jusqu'aux années soixante. Il lui donna, lui si pieux et si bon, le nom d' *Imprimerie Gerbert*, en raison sans doute de la proximité de la statue érigée en haut du Gravier, qui honore un petit de pâtre d'Auvergne devenu Pape au X^{ème} siècle, sous le nom de Sylvestre II.

Heureux aussi d'être si proche de l'abbatiale Saint-Géraud, d'être couvert de son ombre, comme une protection.

Ah ! Si les murs pouvaient parler...

Sous cet ancien moulin de l'abbaye passait un canal connu sous le nom de « canal des usiniers » à cause bien sûr des activités qui s'y étaient implantées pour bénéficier d'une énergie à bon marché : menuiserie, draperie, lavoirs.

Pour mémoire, et par des attaches personnelles, je peux dire qu'après le moulin, c'est un ébéniste, M. Cantournet, qui façonna dans cet atelier les premiers skis en usage au Lioran.

Cette bâtisse enchevêtrée de pièces ajoutées à la demande et de divers niveaux, si elle avait son charme se prêtait mal au bon fonctionnement de l'activité. A l'époque, on ne parlait pas de mise aux normes et de sécurité...

Le canal dévié depuis le « Cap Blanc », sortait sous l'enclos de la préfecture pour rejoindre celui qui longeait le gravier (aujourd'hui engazonné) pour se jeter dans la Jordanne, en amont du « Pont d'Aliés ». Je me souviens, alors que j'étais jeune apprenti, d'un hiver si rigoureux que la glace formait un bouchon dans l'étranglement de la chute d'eau qui actionnait les turbines de l'époque. Après avoir traversé l'atelier en y laissant des traces, l'eau qui gelait à mesure transforma la place en patinoire. Sport artistique aujourd'hui dont se serait bien passé tout le personnel armé de pics, de pioches et même de masses pour en venir à bout, alors même que la glace se reformait obstinément.

Malgré ces péripéties, et tant d'autres, l'Imprimerie de la rue du Buis restera encrée dans mes souvenirs, imprimée dans mon âme parfois nostalgique mais toujours attirée par le regard si bienveillant de celui qui fut mon second Père, ce cher Monsieur Abel Beaufrère.

Et j'y joins mes collègues avec qui j'aime évoquer ce passé pas si lointain... après un demi-siècle !

La page est tournée... irréversible !



« LO SANAÏRE DE LA CARRIÈRA DEL BOIS » (Istòrias vertadièras)

Dins la carrièra del Bois, pas un ostal pòrta lo numerò 2 ni mai lo 4, mès n-òm tròba lo 2 bis o lo 4 bis.

La rason n'es que lo monde del país apelavon 2 o 4 los ostals de tolerança que prenguèron pus tard lo nom de la coarra : Ivona pel 2 e Camila pel 4. Mai plan sovent se disiá « cò de las cosinas ».

Cada jorn, per grope de tres o quatre, aquelas filhas avián drech dins la vesprada a una passejada. Lor tenguda èra plan corrècta e, sonque la moralhada de roge que lor acaptava las pòtas, auriatz dich de las bravas gaudòtas...

Los mius parents tenián lo cafè-tabat al dos bis de la carrièra del Bois e, plan sovent, aquelas femnas, capaironadas per una « sos-mestressa » (atal èra nomenada la pastoressa), fasian lor darrièra etapa de libertat susvelhada cò nòstre. Nosautres, les tres enfants de l'ostal, atapaïam totjorn, car, çaquelai, avián lo còr mai-ral, quelques bonbons e qualques potonejadas que nos pintravon las gautas coma cap de pèl-roge sus la dralha de la guèrra.

Tanlèu aquelsas practicas sortidas, la nòstra maire nos sonava per nos lavar lo morre, mai, vos assegure que nos sablonava dos còps : una malaudiá vergonjosa auriá pogut nos atapar !... alara que n'aviam pas fachs los dètz ans...

Mès lo còp que fagaram un brave pete de rire, aquò's lo jorn qu'un forestièr, un òme de passatge, qu'aviá las aurelhas caldas, pel pus mens, entrèt dins lo nòstre establissement, cresent entrar al « dos ». Avia pas tengut compte del « bis » !

Mon paire èra assetat darrièr lo comptador de tabat a l'entrada. Ma maire, sa sòrre e la sòrre de mon paire, qu'avián entre vint e trenta cinc ans e, z-ò cal ben dire, èron pas mal viradas, bevián lo cafè al fons del bistròt.

L'òme, tanlèu entrat, donèt una ulhada al fons de la sala e en d-agachar mon paire çò faguèt : « Aquò's aquí las cosinas ? »

Mon paire, risolent, veguèt còp sec que l'òme, que n'aviá pas meissant biais, èra plan escrabilhat per quauques pintons e li respondeguèt : « Paure enfant, ès astruc, aquí l-i a pas cap de cosina, mès ès cò del sanaire e te promete que, se te desgaunhes pas, te vau solatjar per longtemps sens que quò te còste res e t'assegure que, de ta vida, tornaràs pas córrer darrièr las cosinas. »

L'òme prenguèt la pòrta sens res dire, coma un can foeitat, s'èra trobat mec !

Jòrdi Justin Maury (Lo Convisse)



« LE SANAÏRE DE LA RUE DU BUIS » (Histoire vraie) Traduction de M. Noël Lafon

Dans la rue du Buis, aucune maison ne porte le numéro 2 ni même le 4 mais on trouve le 2 bis ou le 4 bis.

La raison en est que les gens du pays appelaient 2 et 4 les maisons de tolérance qui prirent plus tard le nom de la propriétaire : Yvonne pour le 2 et Camille pour le 4. Même bien souvent on disait « chez les cousines ».

Chaque jour, par groupe de 3 ou 4, ces filles avaient droit dans l'après midi à une promenade. Leur tenue était très correcte et, mis à part la barbouillée de rouge qui couvrait leurs lèvres, vous auriez dit de bonnes aurillacoises.

Mes parents tenaient le café-tabac au 2 bis de la rue du Buis et, bien souvent, ces femmes chaperonnées par une « sous-maîtresse (ainsi était nommé la gardienne, bergère), faisaient leur dernière étape de liberté surveillée chez nous. Nous, les trois enfants de la maison, comme elles avaient, malgré tout, le cœur maternel, nous récoltions toujours, quelques bonbons et quelques baisers qui peignaient plus vivement nos joues que celles d'un peau-rouge sur le sentier de la guerre.

Dès que ces clientes étaient sorties, notre mère nous appelait pour nous laver le visage et même, je vous l'assure, elle

nous savonnait deux fois : une maladie honteuse aurait pu nous contaminer !... alors que nous n'avions pas encore dix ans...

Mais la fois que nous avons ri à satiété, ce fut le jour où un un étranger, un homme de passage qui avait les oreilles chaudes, pour le moins, entra dans notre établissement croyant être au « deux ». Il n'avait pas tenu compte du « bis »

Mon père était assis derrière le comptoir du tabac à l'entrée. Ma mère, sa sœur et la sœur de mon père qui avaient entre 20 et 35 ans, et qui, il faut bien le dire, n'étaient pas mal tournées, buvaient le café au fond du bistrot.

L'homme, aussitôt entré, donna un coup d'œil au fond de la salle et, regardant mon père demanda : « C'est ici les cousines ? »

Mon père, riant, vit tout de suite que l'homme, qui n'avait pas mauvais genre, était pas mal émoustillé par quelques verres et lui répondit : « Pauvre enfant, tu es chanceux, ici il n'y a pas de cousines mais tu es chez le Sanaïre* et je te promets que si tu ne recules pas, je vais te soulager pour longtemps sans que cela te coûte quelque chose et je t'assure que de ta vie tu ne recommenceras pas à courir après les cousines. »

L'homme décontenancé prit la porte sans rien dire, comme un chien fouetté.

Georges Justin Maury (Le « Convisse »)

* Hongreur : personne qui castré les animaux

PLACE DE LA BIENFAISANCE Souvenirs de Mmes Henriette Montheil et Jeannette Montimart

Je suis native d'Aurillac, j'ai toujours habité ce quartier qui n'a pas beaucoup changé au fil du temps si ce n'est que les habitants n'ont plus les mêmes habitudes. A l'époque de mon enfance les gens du quartier sortaient avec leurs chaises devant leur porte et discutaient de maison à maison, chose qui n'est plus possible aujourd'hui, les voitures occupant tout l'espace devant les maisons. La télévision entre autre a remplacé ce moment de partage.

La place de la Bienfaisance a été dénommée ainsi sous l'Empire du fait de la présence à l'époque d'un bureau de bienfaisance lié à l'hôpital, chargé de l'aide aux pauvres et des secours à domicile. En 1940 la place de la bienfaisance fut complètement bouleversée ! On avait creusé 3 tranchées profondes et recouvertes pour faire des abris qui devaient protéger en cas de bombardement, nous n'avons pas eu à les utiliser... Peu à peu elles se sont effondrées et quelques années plus tard la place a retrouvé son activité...entre autre les marché aux chèvres. J'ai le souvenir qu'à midi les fermiers nous proposaient de leur porter un pot pour récupérer le lait de leurs chèvres qu'ils étaient obligés de traire.

Pour les enfants la bascule de la place de la bienfaisance où les fermiers venaient peser leurs petits cochons les jours de marché était le lieu d'une véritable distraction... surtout lorsque l'un d'entre eux venait à s'échapper et provoquer une véritable course poursuite au milieu des étals...

Faisant suite à la place Saint-Géraud débouchent sur cette place la rue Saint-Jacques, l'impasse de l'hôpital vieux et la rue des Dames...l'une des plus pauvres d'Aurillac ; ne voyez là aucune

allusion à des dames de petites vertu malgré la proximité de la rue du Buis ! Il s'agissait de bénédictines installées non loin de l'abbaye de St Géraud. Dans cette même rue résidaient « les petites sœurs des pauvres » des sœurs « piqueuses » en longues robes marrons et cornettes blanches qui changeaient de forme en fonction de leur ordre religieux. Elles visitaient les malades, faisaient des piqûres et aidaient les gens à survivre. Toujours dans cette rue des Dames se trouvait le « fourneau économique » sorte de « Restos du cœur » ; quelques élèves dévoués à la sortie des écoles portaient leurs repas aux personnes qui ne pouvaient se déplacer.

Tout près il y avait « l'hôpital vieux » premier hôpital d'Aurillac où logeaient des familles modestes ; l'une d'entre elles « la Marissou » pauvre personne qui en venant chercher de l'eau à la fontaine de la rue des Dames interpellait les passants ... les écoliers polissons prenaient plaisir à renverser son seau ou à y mettre des cailloux... un autre personnage typique « le Trompettou » proposait le journal sur le coup de midi « le cantal libre ». A côté de l'Hôpital vieux se trouvait la menuiserie Lafargue qui fabriquait pendant la guerre des caisses en bois toutes semblables peintes en gris que les soldats allemands venaient charger.

La rue des Frères Delmas porte ce nom en mémoire des trois frères : Henri, Louis et Pierre, décédés pendant la guerre de 1940. Leurs parents habitaient dans cette portion de rue où débute le boulevard Jean Jaurès. On appelait cette maison la « Maison Manhès » du nom des propriétaires, marchands de fromages.

L'inauguration de la plaque à la mémoire des trois frères fut un moment très émouvant, nous connaissions bien la famille. On rencontrait souvent leur Mère Madame Delmas à l'épicerie Lanoute située à l'angle de la rue devant laquelle on faisait griller le café...ou l'orge qui l'avait remplacé pendant la guerre.

En face de cette maison se trouvait le « CC » cours complémentaire pour garçons externes et internes. Les cours des primaires étaient délivrés dans un bâtiment place de la Bienfaisance qui fut détruit

dans un incendie. L'école d'application englobe aujourd'hui l'ensemble des bâtiments avec une cantine commune où les enfants des écoles de La Fontaine et Jean-Baptiste Veyre se regroupent (avant qu'elle ne devienne la crèche Le Jardin de Jean-Baptiste).

En 1940 notre souvenir le plus beau est la Fête du Vieil Aurillac ; nous étions placées sur des chars fleuris, l'une habillée en hollandaise sur un char nommé « moulin à vent » l'autre sur un char dont le thème était le « petit chaperon rouge ».



PETITES HISTOIRES QUARTIER SAINT-GÉRAUD / PLACE SAINT-ETIENNE (1950 - 1960)

Jean-Louis Feron

- LA FONTAINE DE LA PLACE SAINT-ETIENNE
- LES LAVANDIÈRES DU CANAL
- LA FERME DE LA « CANTEROLLE »
- LES ENTERREMENTS
- L'ARBRE DE CROUMALY
- LES JARDINS DU FOYER, LE CENTRE D'INSÉMINATION ARTIFICIELLE ET LA CARRIÈRE DE LA REMONTE
- LA SCIERIE BOYER

LA FONTAINE PLACE SAINT-ETIENNE

(entre la place St Etienne et la Rue Saint-Jacques)

Sise en face du « Ranquetou », à côté du « Pétassaire »
« Le Baïlletou », elle en a vu défiler du monde qui venait
s'approvisionner en eau potable.

Aux environs de 1950, l'eau potable n'arrivait encore pas dans les
différents immeubles de la place ; ce n'est que bien plus tard
qu'elle est entrée dans les appartements :

environ 1960 : 1^{er} étage du 3 Place Saint-Etienne

environ 1965-1970 : au robinet dans chaque appartement.

La corvée d'eau était donc nécessaire et imposée dans ma famille
(4 personnes).

Plusieurs fois par jour nous allions chercher dans un seau
métallique (le plastique n'existait pas encore, les premiers seaux
et cuvettes en plastique étaient fabriqués en France par
GILLAC) l'eau qui servait aussi bien pour la cuisine que la

toilette. Mes parents racontaient que l'eau était prélevée à une
source à Velzic puis amenée par des conduites d'eau installées
après la guerre par des prisonniers allemands.

Cette fontaine était aussi utilisée par des artisans commerçants
du quartier, en particulier par Monsieur VAYSSIERE dit le
« Pétassaire » étameur de son état qui travaillait essentiellement
pour Centre Lait qui lui fournissait des moules à fromages à
restaurer. Avant et après étamage, ce dernier rinçait à l'eau de la
fontaine ces moules à fromage.

Le « Père BOYER » artisan menuisier, lavait les meubles à
restaurer (armoires, tables, buffets etc.) enduisait de brou de noix
les dits meubles puis rinçait le tout à l'eau de la fontaine.

Madame Delcher, épicière faisait tremper la morue à dessaler
dans des baquets en bois avec l'eau publique.

Monsieur CROS boucher, se servait de cette eau pour laver têtes
de veaux et de cochons ainsi que le linge de la boucherie.



PETITES HISTOIRES QUARTIER SAINT-GÉRAUD / PLACE SAINT-ETIENNE (1950 - 1960)

Jean-Louis Féron

LES LAVANDIÈRES DU CANAL

(à l'emplacement de la Rue H. Delmont)

Depuis toujours, les mères de famille allaient laver leur linge dans le canal qui partait de Peyrolles jusqu'à la Préfecture en passant devant les bains Perret. Pour ce faire elles utilisaient souvent une brouette pour porter leur chargement de linge (draps, vêtements ...) ainsi qu'un bac en bois pour se protéger les genoux du froid ciment. Ensuite des lavoirs ont été aménagés au bas de l'avenue de Dône, alimentés toujours par l'eau de Velzic, lavoirs aujourd'hui démolis n'étant plus utilisés depuis longtemps. Vive la machine à laver ! La corvée de lessive par tout temps (froid et humidité 6 mois sur 12) ayant disparue.

CANTEROLLE

(à la sortie d'Aurillac sur la route des Crêtes)

Tous les habitants du quartier allaient s'approvisionner à la Canterolle dont l'accès se faisait essentiellement par la côte de Reyne et la rue Sabatière. Été comme hiver, nous allions chercher chaque jour le lait pour toute la maisonnette du 3 Place Saint-Etienne (3 familles voir 4 sur 5). Tous les samedis, la fermière arrivait avec sa jument et sa carriole chargée de légumes du jardin, de poules, canards, lapins (vivants ou morts) de produits laitiers (encalats, yaourts) qu'elle avait fabriqués, selon les commandes reçues la semaine précédente.

LES ENTERREMENTS

Je me souviens avoir vu passé le corbillard tiré par 2 ou 4 chevaux, tous revêtus de noir, précédés par le « suisse » Monsieur RITRE et suivi par la famille et les amis du défunt. Le trajet était le suivant : Eglise Saint-Géraud, Rue Saint-Jacques, Place Saint-Etienne, Boulevard des Hortes, 1er reposoir, Rue de l'Egalité 2^{ème} reposoir, cimetière. Je me souviens aussi de la pose de grandes tentures noires avec l'initiale du nom de la personne décédée sur l'entrée de son habitation, coutume qui a disparue depuis.

L'ARBRE DE CROUMALY

Il me semble avoir connu l'arbre de Croumaly genre type Sully, abattu après avoir subi les affres du temps. Il ne reste qu'une pierre en souvenir.



LES JARDINS DU FOYER, LE CENTRE D'INSEMINATION ARTIFICIELLE ET LA CARRIÈRE DE LA REMONTE

Ant la construction des différents bâtiments de la cité de Limagne et le lycée technique, enfants, nous allions jouer au ballon ou aux cows-boys et aux indiens vers la carrière. Il y avait là un centre d'insémination artificielle et quand il nous arrivait de pouvoir visiter l'intérieur de ces bâtiments, nous étions toujours impressionnés par la masse et le poids des animaux servants à l'étalement. Au même endroit, il y avait également les jardins du foyer à l'emplacement de l'EREA qui permettaient aux habitants du quartier de produire leurs légumes (bio évidemment), leurs poules, lapins et même faisans pour certains.

LA SCIERIE BOYER

La scierie BOYER rythmait la vie de la porte Saint-Etienne. Dès le matin 7h30 jusqu'à 12h puis 13h30-18h30, l'eau du canal servait à alimenter en électricité l'ensemble des machines à bois (scies, dégauchisseuses...) le tout avec de longues courroies qui tournaient sans arrêt au dessus de nos têtes.

Nous allions ramasser de petits morceaux de bois soit pour allumer le foyer familial, soit pour s'amuser ou bricoler quelques objets.

PETITES HISTOIRES PERSONNELLES

Les premières années de mon enfance et adolescence ont été rythmées elles aussi par les saisons.

Au printemps : Temps de la glycine de l'enclos BIDAU place Saint-Etienne au milieu duquel poussait un énorme séquoïa à trois branches.

En été : Baignades dans la Jordanne, au Gué Bouliaga, à la chaussée de Peyrolles ou chaussée plate, puis avec les vélos à Braqueville et Beillac. De grosses chambres à air de camions nous servaient de radeaux et nous permettaient de descendre au fil de l'eau la Jordanne.

En automne : Nous récupérions de vieux vélos que nous réparions tant bien que mal qui nous permettaient de faire des descentes acrobatiques du Boulevard des Hortes, parfois la route des Crêtes, le tour de l'hôpital vieux car il y avait peu de circulation. Chacun avait sa trottinette soit classique, soit à pédales (pour ma part j'ai eu les deux).

Que de courses, nous avons pu faire.

En hiver : Que de parties de luges fabriquées par nous-mêmes avons nous fait lorsque la neige recouvrait les rues d'Aurillac. Point de véhicules ou si peu, aussi à nous les descentes du Boulevard des Hortes, route des Crêtes, côte de Reyne.

Construction d'énormes bonhommes de neige sur la place, vers Limagne ou la Remonte.

Parties de boules de neige avec les rangs scolaires de l'école Sainte-Geneviève et bien sûr entre copains.

Deuxième partie



(LE LONG DE LA JORDANNE
ET DU CANAL DES USINIERS)

LE QUARTIER NORD, DE PEYROLLES AU PAVATOU Marie-Hélène Coudert Daude

LE CANAL DES USINIERS (cf. plan)

C'est le canal qui démarre sa course à la Chaussée de Peyrolles. Il servait à amener l'eau à une dizaine de moulins devenus « usines » plus tard, scieries en dernier lieu. Après

avoir longé le stade, il se divise en deux branches au-dessus du Menut. Il y avait cinq usines sur chacune d'elles. Contrairement à la branche supérieure du canal qui est recouverte, la branche inférieure est en grande partie aérienne et rejoint la Jordanne au Pont du Buis.

PLAN DU CANAL DES USINIERS par René Viallard d'après un plan de Michel Leymarie



Moulin du Menut



Moulin du Breu



MOULINS

1. Cap Blanc
2. de l'Hospice
3. Parlanges (Lafargue)
4. Vareilles (Cantournet)
5. Textoris (Bouniol)
6. du Menut
7. Deconquants (de Gary)
8. du Breu (la Papeterie)
9. du Reyt (Maurduy)

10. d'Angeny (Tilly)
11. de Celles Cambefort
12. de Fabregues

CHAUSSÉES

- B2 = du Sergent
- B3 = de Peyrolles
- B4 = de l'Ombrade
- B5 = du Pont Rouge
- B6 = de Paul Doumer

INDICATIONS COULEURS DU PLAN

- Trait bleu mince : Canal apparent
- Trait bleu pointillé : Canal souterrain
- Trait bleu large : Rivière Jordanne
- Traits marrons : Rues et route

LE QUARTIER NORD, DE PEYROLLES AU PAVATOU Marie-Hélène Coudert Daude

QUE RESTE-T-IL DES MOULINS ?

Il ne reste presque rien à part les noms qu'ils ont donnés à certains lieux du quartier : Deconquans, Le Menut, Cap Blanc.

Seuls deux bâtiments existent encore :

- Le Menut (logements) avec sa maison de moines tout à côté (pas d'explication trouvée pour cette appellation). Le Menut faisait encore de la farine jusqu'en 1968... Il est situé 94, Av JB Veyre.

- Le Papetier ou moulin du Breu, en cours de restauration, qui faisait du papier au XVIII^e siècle et dont la dernière usine était la scierie Larribe, garde toujours sa silhouette d'époque au 25 avenue Jean Baptiste Veyre.

C'est un couvreur, M. Coudert, qui l'achète en 1954 et l'agence en habitation et dépôt (on pouvait voir, il n'y a pas si longtemps un petit stock de tuiles rouges, bien rangées au bord du canal). Il supprime turbine et autre mécanisme et installe sous l'arche, un « lavoir privé » que son épouse a utilisé pour laver... entre autres... « ses bleus de travail ».

Puis tout a été condamné pendant des années.

Actuellement, l'arche est visible à nouveau, fermée par une grande baie vitrée. Un lavoir public, au bord du canal qui arrive au moulin, est lui aussi encore visible.



LE CAP BLANC

Le nom le plus marquant de ces moulins, c'est celui du Cap Blanc puisqu'il a baptisé ainsi tout un quartier. A l'origine, moulin farinier, ses occupants avaient la tête (ou le bonnet) blanche de farine (d'où son nom certainement) puis foulon, il aurait contribué à fournir le feutre pour la fabrication du fameux chapeau des Auvergnats (d'après la famille des anciens propriétaires pendant près d'un siècle). Devenu scierie, il a brûlé en 1903.

C'est la première clinique du Cantal, « Clinique Chibret puis Dupuy », qui prend la place. Elle a utilisé la turbine existante pour produire de l'électricité. Elle fonctionnait avec l'aide des Sœurs de St Vincent de Paul dans un premier temps, puis avec les Sœurs de

l'Aveyron. La Mère supérieure a occupé le rôle de majordome de la clinique à la mort du Docteur Raymond Dupuy en 1959. Son fils Jacques déclare : « Il est connu qu'à l'époque la clinique fournissait le fourneau économique. Quelle belle œuvre humanitaire pour une clinique chirurgicale ! »

Elle disparut en 1974, laissant place à la Résidence Raymond Dupuy tandis que sa voisine, la Clinique Maternité Bonnet (créée en 1950) continuera à fonctionner encore pendant des années. Elle sera transformée en Centre social dans les années 2000.

AUTOUR DU CAP BLANC

On dansait chez René Saget, accordéoniste : « C'était la guinguette de l'Ombrade ». Mme Brun signale qu'elle venait même de la gare avec sa famille pour boire une limonade de chez Mme Saget...



On jouait aux boules ou aux quilles devant le Café Semeteys (Caldeyroux). M. Civiale, un ancien habitant du quartier raconte : « des résidus de teinture étaient lâchés dans le canal et transformaient en eau bleue l'eau du canal qui passait vers le Café Semeteys ». La teinturerie en question était installée à côté du Menut. C'est maintenant une maison d'habitation.

LA REMONTE

Fin du XIX^e siècle, a été créé le dépôt militaire de la Remonte avec sa centaine de chevaux préparés pendant 3 ans par les militaires « les Marocains » de la Caserne Milhaud, avant de les envoyer à l'armée. Dans les années 1950, c'est devenu le centre d'insémination artificielle. Ensuite en 1970, les gendarmes mobiles s'y sont installés. Désormais, ce sont des immeubles d'habitation.

L'OMBRADE (par M. et Mme Gibert)

PATAY (par Mr Tourlan)

C'était un terrain qui abritait des campeurs de passage moyennant une petite somme récoltée par un agent municipal, en échange d'un ticket tiré d'un carnet à souches.

Puis il est devenu le camping municipal de l'Ombrade, inauguré en 1967. Il employait un couple de gardiens, M. et Mme Gibert qui ont exercé pendant plus de trente ans.

Ils se rappellent que le chenil y a élu domicile pendant un petit

LE QUARTIER NORD, DE PEYROLLES AU PAVATOU Marie-Hélène Coudert Daude

moment et que les rats venaient profiter de la nourriture des chiens. A l'Ombrade, sur la Jordanne, il y avait une retenue d'eau où les jeunes Aurillacois aimaient se baigner. A cet endroit, aussi appelé « La Cible », les membres d'une société de tir venaient s'entraîner, succédant aux militaires du 139^e RI (qui ont quitté les lieux en 1919). Ce petit « barrage » servait à alimenter un autre canal (poissonneux) qui aboutissait à la scierie Lathelize (à l'emplacement de l'ancien moulin Cambefort - Patay). Son petit fils, M. Turlan, a bien connu cet endroit. Il est même tombé dans le canal quand il était petit... Aujourd'hui, il ne reste que le « séchoir » construit par Mr Lathelize (grand hangar près de la passerelle). La scierie a été détruite en 1991... En 1955, il y avait dans ce quartier, un élevage avicole. Au départ, on avait essayé de créer un élevage en batterie (qui n'a pas fonctionné) pour lequel des couveuses électriques avaient été installées. Des poussins étaient vendus à des commerçants ou à des particuliers. Il se souvient de la crue de la Jordanne en hiver 1965-1966. L'eau passait sur le petit pont et montait jusqu'au plafond de l'abattoir des poulets, attenant au hangar. Beaucoup de volailles périrent. Suite à l'échec de cette « formule », les poulets ont été élevés en plein air. A côté de cette usine, il y avait la teinturerie Laybros au bord de la Jordanne.

CHAUSSÉE PLATE - GUÉ BOULIAGA

On se baignait aussi à la Chaussée plate, au bout du jardin de la Résinie. Pour s'y rendre, il fallait emprunter le pont du Gué Bouliaga, fait de grosses planches de bois mal jointées qui laissaient voir l'eau de la Jordanne (il sera refait vers 1965 ?). Ce pont était assujéti à une limite de poids, ce qui a entraîné des péripéties à la famille Brun quand elle a construit sa

maison : le camion livrant le sable d'Argentat n'a pas pu passer. Il a fallu le décharger dans la cour de la Résidence Teran. Cette route n'était encore qu'un chemin, le chemin du Gué Bouliaga. Après le pont, il y avait peu ou pas de construction, à part la Ferme Cassan que l'on voit sur un vieux cliché.

LES CANAUX

On se rappelle que ces « agals » étaient poissonneux et remplis d'écrevisses. Ils étaient aussi bordés de lavoirs où se retrouvaient les ménagères du quartier pour laver le linge et échanger les nouvelles... (l'une d'elles a refusé la machine à laver que son mari voulait lui offrir car la machine ne parle pas !).

D'ailleurs, elles n'ont pas hésité à signer plusieurs pétitions que ce soit pour entretenir ou couvrir leurs lavoirs...

L'eau du canal a aussi servi à faire fonctionner les « bains publics ». Les plus connus se nommaient les bains Perret. Il y a eu également les bains Seguinol, place St Etienne.

Le canal a aussi fait couler de l'encre... Des litiges ont toujours existé entre usiniers au sujet de la répartition de l'eau. Par exemple, une sœur de la clinique n'aurait pas hésité à soulever ses jupes et à entrer dans le canal pour déplacer la planche mise par M. Larribe pour retenir l'eau (cf. M. Laybros).

Les plus mémorables ont opposé les usiniers à la Municipalité au sujet de la réparation des chaussées, de l'entretien et de la propriété des canaux. (cf. M. Leymarie)

De nos jours, nous n'utilisons plus la force motrice de l'eau pour les entreprises, pour produire l'électricité. Nous nous devons de protéger notre canal, dernier témoin de l'activité économique passée dans le quartier nord de la ville.

LA SCIERIE HYDROLIQUE DE REYT Pierre Maury

Je vais vous raconter la vie que j'ai connue depuis mon plus jeune âge jusqu'au décès de mon grand père en 1974.

Malgré son installation à son compte en 1960 en tant que commerçant en Bois et Dérivés, mon père, à son retour du MAROC, faisait tourner l'usine de mon grand-père très âgé.

Cette usine qui jouxtait le moulin de REYT avait été complétée par une scierie moderne dans les années 58/59. Le moulin lui ne servait plus, il était simplement loué à un menuisier qui s'en servait comme atelier. La scie à ruban verticale la plus ancienne fonctionnait à la force hydraulique. Il fallait ouvrir une vanne de la retenue d'eau qui faisait tourner la turbine et donc entraînait la scie. L'eau étant déviée, la chaussée s'asséchait de plus en plus, me laissant la possibilité de capturer vairons, goujons, truites pris au piège par manque d'eau.

L'arrivée de l'été posait toujours un problème, malgré la possibilité de récupérer plus d'eau en la prenant de la branche supérieure

du canal en utilisant le déversoir des bains PERRET. L'eau manquait et donc une autre scie avait été installée qui fonctionnait à l'électricité.

Comme vous l'avez compris, l'activité de cette entreprise était vouée au bois.

Il fallait donc acheter dans les campagnes des noyers afin de pouvoir les déraciner pour conserver la ronce. On transformait les grumes en planches pour des ébénistes et on fabriquait aussi des ébauches de crosses de fusil de luxe. La deuxième activité de l'usine était la création d'ébauche de galoches en hêtre que l'on vendait aux nombreux galochiers de la région.

Pour compléter l'activité et donc aussi nos revenus, nous commercialisons les chutes de bois en bois de chauffage que nous pouvions livrer avec une vieille monaquate plateau à ridelles dans les petites ruelles d'AURILLAC.



GIPOU Claire Rives

Annie était la fille de l'ébéniste situé 5 rue du Buis. Il utilisait l'eau du canal pour faire marcher ses machines, bien sûr.

Elle avait eu pour son anniversaire un adorable petit chien qui aurait dû s'appeler Gipsy mais qui répondait au nom de Gipou. Gipou, donc, était parfois remuant et n'obéissait qu'à sa maîtresse. Un jour, comment avait-il fait, l'histoire ne le dit pas, Gipou disparut dans le canal à l'endroit où il est souterrain. La pauvre Annie pensa tout de suite avoir perdu son chien définitivement et commençait à le pleurer. Or, voilà que Monsieur Bouniol, patron d'une entreprise située à l'emplacement du moulin Textoris, là où se trouve maintenant la partie la plus récente de la Préfecture, vient à l'atelier avec le chien dans ses bras. Gipou avait tout simplement nagé et traversé la partie couverte du canal. Quelle joie !



LE CANAL DES USINIERS (Rue Henri Delmont à Aurillac) Henriette Montheil

Autrefois c'était une partie du canal qui occupait cet endroit. Il était très fréquenté par les « lavaires*» qui étaient très jalouses de leur place et ne la laissait pas aux usagers qui ne l'utilisaient que quelquefois par-ci par-là. Nous les enfants accompagnions nos mamans qui profitaient de l'absence de ces « japaires*» (en début d'après-midi pour aller faire leur « bugado*»

Cet après-midi-là nous avons profité de notre jour de vacances (le jeudi à cette époque-là) pour accompagner nos mamans au lavoir, et bien sûr, comme il faisait très beau, pour mettre les pieds

dans l'eau. Nous étions une dizaine de garçons et filles à patauger quand soudain l'un d'eux s'écrie « j'ai perdu une sandale ! ». On se met tous à la poursuite de la chaussure mais malheureusement elle disparaît sous le pont et à cet endroit le canal devient souterrain pour réapparaître un peu plus loin rue Saint-Jacques où il alimentait une menuiserie ; mais là rien en vue !

Quelqu'un suggère alors d'aller à la « Sainte Famille » rue du monastère où passe le canal à découvert là aussi. En route donc en courant pour ce nouveau passage. Mais arrivés devant l'établissement, « stop ! » la porte est fermée à clef ; il faut sonner et expliquer

le but de notre visite. Enfin l'accès est accessible ! Nous nous précipitons vers le canal et là le miracle se produit la chaussure passe devant nous, mais au milieu du canal assez profond à cet endroit, mais nouvelle chance, un paquet de rames pour haricots

se trouve là ; un garçon en prend une et attrape la chaussure. Nous repartons tout heureux. La mère du fautif nous attendait anxieuse car c'était en 1943 et nous ne pouvions pas acheter « sans tickets » de nouvelles chaussures.

**lavaires = lavandières professionnelles / *japaires = langues bien pendues voire mauvaises langues / *bugado = lessive*



SOUVENIRS D'ENFANCE Jean-Louis Féron (né Place Saint Etienne à Aurillac)

DE LA CHAUSSÉE PLATE À LA CHAUSSÉE DE PEYROLLES

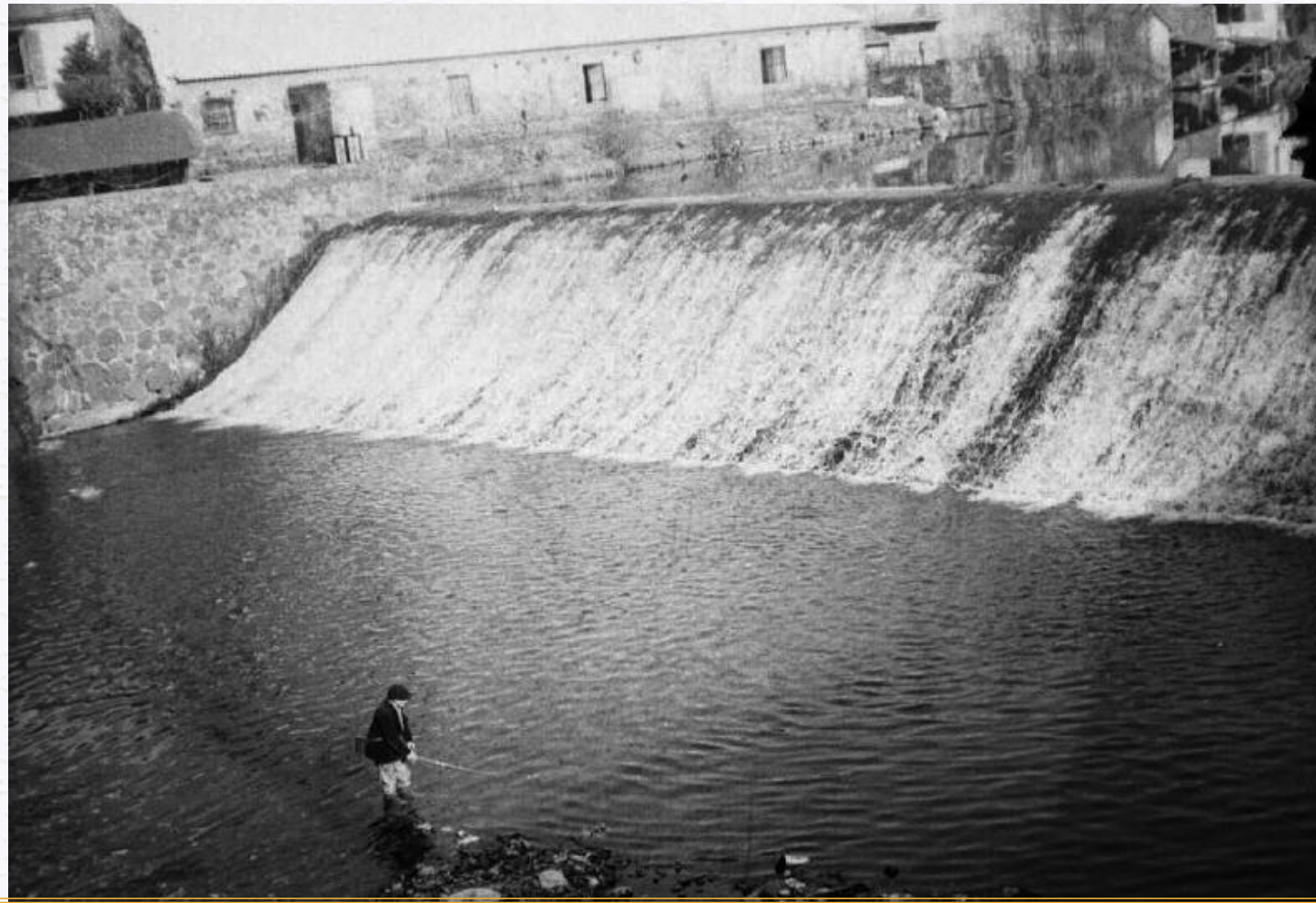
(année 1955-1960 environ)

Gamins, nous allions nous baigner à la chaussée Plate lors des étés caniculaires car l'eau y était profonde. Comme à cette époque nous n'avions pas de bicyclettes, nous ne

nous déplaçons qu'à pied et du quartier Saint-Etienne à cette chaussée, cela faisait très loin !

Pour cette raison nous nous arrêtions souvent à la chaussée de Peyrolles, face aux jardins du foyer. Entre baignades, bronzage et petits goûters, nous passions de beaux après-midi.

Quelques années plus tard, mon père nous avait procuré des



chambres à air de camions qui une fois gonflées nous servaient de radeaux - le mien s'appelait le Nautilus - et nous permettaient de descendre en rafting entre le pont des Eaux et Peyrolles. Le gros problème était le transport de la place Saint-Etienne au Gué Bouliaga chez un copain, où elles étaient stockées au bord de la Jordanne tout l'été.

LE PONT DES EAUX

(année 1950-1955)

En aval des jardins de la Résinie, ce petit pont appelé pont des Eaux par mon père (était-ce son véritable nom ?) permettait, si l'on connaissait la technique, de passer d'un côté à l'autre des berges de la Jordanne.

C'est ainsi que nous partions à vélo - moi assis sur la barre - et mon père pédalant pour deux, taquiner la truite, le goujon et le vairon.

LA DERNIÈRE PÊCHE AUX ÉCREVISSES

Je n'ai plus l'année précise en tête, aux environs de 1965 peut-être, nous pêchions les écrevisses dans la Jordanne sans grand succès il faut bien le reconnaître, cette espèce disparaissant au fil des ans.

Un jour nous avons tenté de pêcher dans le canal entre la chaussée du Sergent et ce qui est aujourd'hui l'ensemble sportif de Peyrolles. Miracle ! je crois que ce fut le dernier plat - une trentaine de grosses écrevisses « locales » - qui se sont fait prendre dans nos balances.

Petit rappel historique

En amont d'Aurillac, le long de la Jordanne, la chaussée de Peyrolles alimente le canal des Usiniers qui se divise en deux bras principaux :

- Le « canal Saint-Etienne » (souterrain actuellement) le long de la cité de Limagne, place Saint-Etienne, enclos de la Sainte Famille, place des docks rejoint le canal qui part de la chaussée du Pont Rouge, longe les jardins de la préfecture et retrouve le tracé de la Jordanne vers le Conseil Général du Cantal.

- Le second bras (partie aérienne, partie souterraine) longe essentiellement l'avenue Jean Baptiste Veyre et rejoint la Jordanne au pont du Buis.

PÊCHE DANS LE CANAL SAINT-ETIENNE

Le long de l'actuelle cité de Limagne, le canal coulait à l'air libre, les Aurillacois habitant ce quartier longeaient le dit canal par un chemin très étroit.

Deux souvenirs me viennent à l'esprit :

Les femmes lavaient leur linge entre l'actuel rond-point de l'Ours et les Bains Perret, mais à certaines périodes de l'année l'eau était coupée et de ce fait les lessives reportées. Nous attendions ces périodes avec impatience car cela nous permettait d'attraper à la main des dizaines et des dizaines de goujons, vairons et loches.

LES MOULINS

Le canal qui coulait de la chaussée de Peyrolles jusqu'au pont du Buis alimentait plusieurs moulins. Les eaux de la Jordanne faisaient donc tourner les meules du moulin du Menu sis au Cap Blanc, le second avenue Jean-Baptiste Veyre appelé moulin du Breu ou de la Brune et le dernier moulin Tilly au pont du Buis en fonctionnement jusqu'aux années 1955 environ qui produisait de la farine.

Mon épouse Pierrette, enfant, a « connu » son dernier meunier qui fréquentait le café-salon de coiffure « Chez Pédro » Place du Buis, tenu par sa famille.

(BIBLIOGRAPHIE)

LES MOULINS HYDRAULIQUES ET À VENT DE LA HAUTE AUVERGNE ET DU CANTAL - *Texte de Michel Leymarie, extrait de la revue de la Haute Auvergne de Janvier-Mars 1979.*

CANAU D' AURILLAC, USINES ET USINIERS... - *Michel Leymarie (1956).*

LA QUESTION DES EAUX À AURILLAC - *Michel Leymarie (1954).*

AURILLAC : GÉOGRAPHIE URBAINE... - *Alfred Durand (1946 -réédité en 2004).*

AURILLAC 1920-1975 : MÉMOIRES EN IMAGES... -*Vincent Flauraud (2002).*

AURILLAC EN 1898, UN ALBUM RETROUVÉ... - *Vincent Flauraud (2004).*

AURILLAC DE A À Z... - *Vincent Flauraud (2010).*

VIVRE À AURILLAC AU 18^{ÈME} SIÈCLE... - *Claude Grimmer (1983).*

HISTOIRE DES RUES D' AURILLAC... - *Claude Grimmer (2002).*

VISAGES FAMILIERS ET COINS IGNORÉS D'AURILLAC... - *Félix Beyne (1938).*

VILLES ET VILLAGES DU CANTAL...1900-1930 - *Louis Taurant (1999).*

LE CANTAL 1900-1920 - *Louis Taurant (1996).*

LE CANTAL 1920-1950 - *Louis Taurant (2003).*

LA VIE QUOTIDIENNE DANS LE CANTAL...1939/1945 - *Germain Pouget (1994).*

LA HAUTE AUVERGNE DE L'ANCIEN RÉGIME À LA RÉVOLUTION... TOME 1 ET 2 - *Michel Leymarie (1994).*

ACCUSÉ LEVEZ-VOUS - CHRONIQUES JUDICIAIRES CANTALIENNES AVANT 1914... - *Germain Pouget (1990).*

EGLISES ROMANES DE LA RÉGION D'AURILLAC... - *Pierre Moulier (2000).*

(REMERCIEMENTS)

Un grand MERCI à tous ceux et celles qui nous ont accompagnés, renseignés, aidés :

TOUT PARTICULIÈREMENT :

- Le Service de Démocratie Locale GUSP qui nous a épaulé tout au long de la longue gestation de ce projet
- Le Centre Social Municipal du Cap Blanc qui nous accueille très souvent.

MAIS AUSSI, LE PERSONNEL DES AUTRES SERVICES MUNICIPAUX QUI NOUS ONT ACCORDÉ UNE BIENVEILLANTE ATTENTION ET RÉPONDU À NOS ATTENTES :

- Le Cabinet de Monsieur le Maire
- Le Service Communication
- Le Service Génie Urbain
- Le Service des Archives et de la Documentation
- Le Musée

ÉGALEMENT,

- Les Archives Départementales et la Médiathèque du Bassin d'Aurillac

ET BIEN SÛR :

- Les propriétaires qui nous ont ouvert leur porte
- Les habitants du quartier qui nous ont fait part de leurs souvenirs
- Les membres du CDQ3 qui ont rédigé les textes de ce livret et ouvert leurs archives familiales...

